

Pirates Cosmopolites

CHAPITRE PREMIER **Dans les grandeurs**

Dès le lendemain, en lui rendant visite à son laboratoire de Chelsea, Rozen commençait à attaquer la question avec Sokoloff, se gardant bien de parler de son intérêt personnel, mais mettant en avant celui de la propagande anarchiste.

« À Londres, disait-il, on jouit d'une liberté relative, c'est vrai. Mais on est entouré d'espions. Entre les réfugiés politiques, vrais ou faux, avec lesquels on est en relations, une sélection est difficile.

« En outre, que faire, qu'organiser ici ? Comment mettre en mouvement cette lourde société britannique, dont on croirait les diverses classes cimentées entre elles ?

« Voyez ces misérables habitants de Whitechapel. Ils meurent de faim et de misère... se plaignent-ils ? Non ! Ils s'abrutissent dans l'ivrognerie et la débauche et s'estiment heureux quand hommes, femmes et enfants ont, à la fin d'une journée de mendicité, réussi à trouver de quoi rouler ensemble dans la boue, assommés par le whisky !

« Que voulez-vous faire avec des éléments pareils ? Il faudrait des années, des siècles peut-être pour arriver à leur régénération.

« En tout cas, on ne peut la tenter que par l'exemple. Quand l'aristocratie anglaise restera seule debout, il faudra bien qu'elle s'effondre comme les autres. Mais il faut attaquer la société pourrie par son point vulnérable. Et le seul endroit où l'on puisse essayer la lutte, c'est Paris.

« Paris ! où, malgré la police et sa surveillance, il est facile de centraliser toutes les forces anarchiques ; Paris ! d'où l'on peut envoyer des émissaires dans toutes les capitales du monde entier.

« Paris ! dont le prestige révolutionnaire n'est pas affaibli depuis plus d'un siècle ; Paris ! d'où l'action peut rayonner partout, d'où le mot d'ordre sera lancé, et où, avec la nervosité du peuple, le mouvement partira facilement, donnant l'exemple et le signal à tous les déshérités de la terre ; Paris ! la seule ville du monde peut-être d'où puisse sortir le signal de la révolution universelle, parce que c'est la seule dont l'exemple soit contagieux, la seule dont le prestige, dû sans doute à sa tragique histoire, soit fait d'apostolat et de force rayonnante.

« Il faut, pour déchaîner la tempête, vivre à Paris, dans une situation assez haute pour n'avoir rien à redouter des tracasseries policières ; pour avoir ostensiblement, et sans exciter le soupçon, des relations partout, pour pouvoir chaque jour, en concurrence avec les chefs de la tyrannie bourgeoise, envoyer des nouvelles, des ordres, des indications en vue de la libération de l'humanité.

« Il faut, pour lutter avec la puissance capitaliste et financière qui oppresse le monde, être une puissance égale, supérieure...

— C'est certainement bien en théorie, répondit Sokoloff ; mais l'application ?

— Elle est très simple. Avec les ressources que nous fournit la science, nous avons de l'or presque autant que nous voulons.

« Je fonde à Paris une colossale maison de banque... je mets la main sur le marché... et j'engage une lutte dans laquelle je ne crois pas succomber, puisque l'or, à moi, ne me coûte rien.

« Quant aux autres... il est mille moyens de les ruiner. Souvenez-vous de ce que tenta Napoléon contre l'Angleterre.

« S'il eût pu, comme il le voulait, drainer en France tout l'or anglais en lui substituant les bank-notes fausses qu'il faisait fabriquer, c'en était fait de la puissance britannique... Aujourd'hui, grâce à la photographie, à l'héliogravure et à mille autres moyens que nous donne la science, le faux n'est qu'un jeu d'enfant pour des hommes comme nous.

« Point ne sera besoin, d'ailleurs, de recourir à ces moyens extrêmes. Rien ne résiste à la puissance de l'or ; il donne un semblant d'intelligence aux imbéciles eux-mêmes, qui n'ont pas besoin d'autre atout pour gagner toutes les parties et se hisser au pinacle.

« Que sera-ce entre nos mains à nous ? Il ne faudra pas longtemps, je vous le jure, pour que je devienne le maître du monde.

« Et quand on tient le marché, quand on tient le crédit, on tient le reste : on est l'extrême puissance !

— Tu as raison, mon fils... Mais si, malgré ton habileté, tu ne réussissais pas ?

— Je ne compromettrais que moi et je tomberais seul... sans que le parti reçoive la moindre atteinte ! s'écria Rozen avec l'accent inspiré d'un apôtre.

— Brave enfant ! dit le vieux savant, enthousiasmé. Allons ! je me rends à tes raisons. Agis, tu as carte blanche. »

Rozen était arrivé à son but. Il allait pouvoir quitter Londres, où il ne se sentait pas sur son vrai terrain, et aller à Paris, où il ferait peau neuve.

Et puis, la perspective de la situation magnifique qu'il allait se créer l'enivrait.

Une seule chose faisait ombre au tableau : Sokoloff voulait rester à Londres.

« Je ne te servirais à rien là-bas, disait-il. Je préfère demeurer ici, dans mon atelier. Je ne veux pas déménager mes bouquins, mes cahiers et mes fioles. Pars seul... Quand tu auras besoin de moi, tu m'enverras Macaron. »

Non, cela ne devait pas être. Loin de lui, Sokoloff pouvait arriver à voir clair dans ses agissements. Il fallait le conserver sous sa domination, ne pas le perdre de vue un seul jour, l'étourdir sans cesse par des protestations de dévouement.

Ce fut Elena qui, sur son ordre, se chargea de décider Sokoloff.

Dès le premier moment, le savant s'était pris pour elle d'une tendresse paternelle, et à mesure qu'ils avaient été en relations plus suivies, cette tendresse s'était changée en un véritable culte.

Elle lui rappelait par ses idées, par son énergie, par son abnégation, celle qu'il avait tant aimée, celle qui l'avait initié aux idées nihilistes, celle qui avait payé de sa vie, dans un supplice ignominieux, son attachement à la cause révolutionnaire.

L'enfant aussi avait sa part grande dans le cœur d'or de Sokoloff. Cette petite créature innocente, douce, élastique, il se proposait de l'adopter comme sienne, d'en faire son élève... de la pétrir, de la dresser pour créer en elle un pur apôtre de l'anarchie.

Malgré l'influence que Rozen avait su prendre sur lui, il lui eût refusé de quitter Londres. Une prière d'Elena, un baiser de l'enfant, et il se décida.

Rozen ne voulut pas perdre de temps. Le soir même il prenait le train pour Douvres ; le lendemain il était à Paris, préparant l'arrivée de tout le monde.

Comme il l'avait annoncé, il fit grandement les choses.

Un local considérable était vacant dans un des plus beaux hôtels de la place Vendôme ; il le loua sur-le-champ pour y installer la Banque Saint-Magloire & Cie.

Saint-Magloire ! c'était le nom qu'il pouvait porter sans crainte. Le gaucho auquel il avait pris cet état civil ne le revendiquerait pas.

Sous ce nom, désormais le sien, il acheta, avenue des Champs-Élysées, un hôtel où il installa son domicile personnel et celui d'Elena. Car il voulait garder Elena.

Mieux que cela, il avait résolu de la faire passer pour sa femme. Un banquier marié et père de famille, cela inspire bien plus de confiance.

Et puis, ne faudrait-il pas recevoir, donner des fêtes, pour mieux s'imposer à la société parisienne ? Elena, avec son instruction, son éducation supérieures, son intelligence, sa grâce, ferait les honneurs des salons et séduirait les invités.

Quant à Sokoloff, ce qu'il fallait pour lui, c'était une retraite bien tranquille, où nul bruit du dehors ne vînt déranger ses travaux.

Cette retraite, il la trouva sous les grands arbres d'Auteuil et ce fut dans une charmante villa, bien isolée au milieu des pelouses et des arbres, que le savant transporta tout son matériel apporté de Londres.

Six mois après l'arrivée en France, tout marchait à ravir au gré de Rozen.

Il avait débuté par un coup de maître : le lancement d'une Société sucrière du Nord qui, par un heureux hasard, s'était trouvée être une excellente spéculation.

Les actions avaient fait prime et s'étaient maintenues bien au-dessus du cours.

Il n'en avait pas fallu davantage pour affirmer la réputation de la Banque Saint-Magloire au point de vue de la sécurité commerciale.

Quant au côté financier, comme l'avait dit Rozen à Sokoloff, la certitude de ne jamais manquer de fonds lui avait donné toutes les audaces.

Il se lançait tête baissée dans les spéculations les plus hasardeuses et, comme si la Fortune eût étendu sa main sur lui, neuf fois sur dix il réussissait.

D'ailleurs, il savait corriger la chance.

Jouait-il à la hausse et une baisse imprévue venait-elle ébranler sa combinaison, au lieu de liquider à tout prix, comme l'eût fait un naïf, il gardait les valeurs fermes, attendait quelques jours et, profitant de la hausse passagère et factice, il réalisait un bénéfice là où un autre se fût ruiné.

Aussi en était-on arrivé dans le monde de la finance à considérer la Banque Saint-Magloire comme une sorte de baromètre dont il fallait consulter la marche avant de rien entreprendre.

Ce qui permettait au hardi spéculateur d'aller toujours de l'avant, c'est que, grâce à la découverte de l'argentaurum, il pouvait déjà se procurer de grosses ressources, bien que l'opération fût délicate.

L'or artificiel en lingots ou en poudre que Sokoloff fabriquait était vendu aisément à l'étranger et se transformait en belles et bonnes espèces sonnantes du meilleur aloi.

Le bénéfice résultant de l'écart entre le prix de l'or au marché des métaux précieux et le prix de l'argent augmenté du prix de la fabrication était considérable.

Mais il fallait limiter cette augmentation des caisses, ne pas donner l'éveil à la finance en jetant trop d'or en barre sur le marché ou en achetant trop d'argent.

Le génie du faiseur d'affaires, baron de Saint-Magloire, y suppléait, du reste.

Enfin, il était entré en relations avec le célèbre Henri Albert, le fameux *banquier des voleurs*, qui centralise à Londres les opérations de ses associés du monde entier.

C'est, comme on l'a vu dans un grand nombre d'affaires judiciaires, un véritable syndicat et, pour ainsi dire, une véritable organisation administrative.

Dans un mouvement aussi important que celui de la Banque Saint-Magloire, l'écoulement des titres frappés d'opposition et renvoyés d'Angleterre en France n'était qu'un jeu, d'autant plus qu'on avait la précaution préalable de modifier les numéros.

C'était encore, pour la maison, une énorme source de bénéfices.

D'autre part, à peine installé dans son hôtel des Champs-Élysées, meublé d'une façon princière, Saint-Magloire avait donné une série de fêtes auxquelles il avait convié tout ce que Paris contient de notabilités dans l'aristocratie, la finance, le haut commerce, l'art, la littérature...

Les gens étaient venus, timidement d'abord, par pure curiosité ; puis, on s'était familiarisé. La chère était bonne, le maître et la maîtresse de la maison recevaient avec une cordialité d'une impeccable distinction.

Bientôt les dîners de Saint-Magloire furent les plus recherchés de tout Paris, et quand, mieux posé, il commença à faire une sélection dans sa liste d'invités, cela devint une fureur : les personnages les mieux cotés eussent fait des bassesses pour que leur nom figurât le lendemain sur les journaux qui rendaient compte de la réception.

Saint-Magloire était arrivé à son but.

Il dominait déjà Paris.

Il dominerait le monde entier bientôt, non, comme le croyait Sokoloff, pour la régénération des malheureux et l'égalité universelle... mais pour la satisfaction de son orgueil et de ses passions.

Elena, aussi, était heureuse.

Cependant, ce luxe, cette vie de fêtes tapageuses la fatiguaient et lui étaient à charge.

Mais elle était réunie au père de son enfant. Elle passait pour sa femme et, dédaigneuse des lois et des convenances sociales, elle se considérait comme telle. Son enfant avait un avenir assuré.

Que pouvait-elle demander de plus ?

Elle était, du reste, tenue à l'écart de toutes les opérations louches de son pseudo-époux.

Dulac, qui, lui aussi, avait fait partie de l'émigration, poursuivait la réalisation de son vœu le plus cher : la création d'un théâtre lyrique.

Et habilement, sans se presser, il avait déjà chargé le courriériste théâtral d'un journal influent de pressentir Germaine, la cantatrice, qu'il aimait toujours, malgré tout. Germaine, dont il connaissait les ambitions... pour laquelle il était prêt à faire tous les sacrifices...

Qu'elle devînt sa pensionnaire et il saurait bien la conquérir !

Mais Germaine était à l'Opéra où, bien qu'elle n'occupât point le premier rang, elle considérait sa position comme assez belle pour ne pas oser en désirer d'autre... Elle était Mlle Germaine Reyval, de l'Opéra : ça fait toujours à merveille sur une carte de visite. Le banquier qui, jadis, l'avait enlevée à

Dulac, avait réussi, par son influence et en faisant marcher les courriéristes des journaux, à la faire entrer à l'Académie nationale de musique.

Si elle en sortait, même en passant sur un pont d'or, même pour voir son nom en vedette sur des affiches polychromes de trois mètres de haut, réussirait-elle ailleurs suffisamment pour ne pas regretter son départ ?

Dulac attendait, manœuvrant avec une patience et une diplomatie vraiment extraordinaires chez un homme aussi violemment épris, et, comme l'idée de la création de son théâtre faisait des prosélytes, ce qui est rare pour les théâtres lyriques, surtout pour les théâtres lyriques populaires et non subventionnés, il espérait que, tôt ou tard, la jeune femme se déciderait à en devenir l'étoile.

De son côté, Bastien, dit Macaron, pour des raisons qu'on comprendra, était devenu Master John Robertson et s'était fait bookmaker.

Nous devons dire, pour être véridiques, que Macaron-Robertson sortait un peu de la tonalité générale de ses anciens compagnons d'infortune.

Peu soucieux de fréquentations aristocratiques, il passait son existence dans une société fort mêlée, soit aux courses, le jour, soit le soir dans les bars, où il buvait comme un trou, pérorant dans un jargon anglo-français où l'argot des barrières se mélangeait pittoresquement à la langue de Shakespeare, et ne rentrait chez lui que quand il ne tenait plus sur ses jambes.

Macaron était un sujet de terreurs perpétuelles pour Saint-Magloire, qui redoutait qu'un jour de beuverie il ne compromît tout par quelque indiscretion.

Mais, ivre ou non, l'ancien forçat savait tenir sa langue et ne disait que ce qu'il voulait bien.

Somme toute, il était gênant, mais il fallait le supporter, et Saint-Magloire s'en consolait en utilisant le bookmaker comme indicateur.

Par lui et par ses relations avec les grooms, les jockeys et les garçons d'écurie, il avait souvent des tuyaux qui n'étaient pas à dédaigner.